

Seca Jean-Marie, 2020, « Compte rendu du livre de Stéphane François, 2012, *L'Écologie politique. Une vision du monde réactionnaire ? Réflexions sur le positionnement idéologique de quelques valeurs*, Paris, Cerf, 162 p.

On n'a pas l'habitude de considérer les mouvements écologistes et l'influence majeure qu'ils ont sur l'évolution de l'économie mondiale et sur le gouvernement des États et des entreprises à l'aulne de l'histoire de la pensée politique. On pense plutôt « urgence », « principe de précaution » ou de « responsabilité », « politique environnementale », « gestion des déchets » quand on tente de résumer l'impact des mouvements verts. L'objectif gestionnaire et de conduite du changement masque cependant une structure idéologique et des valeurs qui méritent d'être mis au jour. C'est la perspective qu'adopte Stéphane François dans son livre. Ce politiste et historien des idées, enseignant à l'Université Catholique de l'Ouest, a balisé à travers de nombreuses contribution l'origine et la genèse des mouvements de la nouvelle droite et de l'extrême droite en France et en Europe. C'est en fonction de cette expertise de recherche sur ce champ d'étude (sociologie de la nouvelle droite et des courants apparentés à la réinterprétation droitrière, voire extrémiste des changements sociaux contemporains) qu'il propose une grille d'analyse stimulante intellectuellement et sociopolitiquement de l'écologisme dans cette contribution préfacée par Stephen Launay.

Même si la mouvance écologiste comprend une majorité de tendances et de mouvements dites « progressistes » et « de gauche », certains observateurs, comme Thomas Keller, en Allemagne (p. 23), ont pu parler sur le plan structural et sur divers niveaux d'analyse de « conservatisme des valeurs » (p. 13). Pour François, son essai « est aussi une analyse anthropologique des présupposés idéologiques des milieux écologistes et de leurs dérives droitrières » (*ibid.*). Il considère alors les scripts écologistes comme composant une « Weltanschauung antimoderne », fondée sur le refus des Lumières, une profonde aversion pour la technique et une fétichisation exaltée de la nature comme structure pure à protéger. Un exemple des délires consécutifs à l'éloge des « lois de la nature » : un déport de certains groupuscules écologistes vers l'inégalitarisme et le différentialisme. Certains de ces courants radicaux sont carrément réactionnaires, antihumanistes, antichrétiens, souvent occultistes et panthéistes. Cependant, ce livre n'est ni de type pamphlétaire, ni apologiste. Il doit être décrit comme une recherche généalogique et un diagnostic de l'état de la pensée écologiste et de certaines de ses ramifications hybrides : une écologie conservatrice, droitrière, radicale voisinant (et influençant) avec des différents courants « verts » ; une tendance radicale provenant des milieux occultistes (ou/et *New Age*), tout aussi antimoderne, réactionnaire et globalement spiritualiste.

Le volume se compose de onze courts chapitres, précédés et suivis d'une introduction et d'une conclusion : Les origines de l'écologie ; Une cosmologie pessimiste ; Une forme de pensée

réactionnaire : la décroissance ; Une ontologie conservatrice ; La droite et l'écologie ; Les droites radicales et l'écologie radicale ; Une écologie ethniciste ; Des adeptes d'une écologie profonde ; Écologie profonde, mysticisme et écologie alternative : le cas du New Age ; Une écologie antichrétienne ; Une écologie néo-païenne ? On le voit, François ne néglige ni le rappel des premières formes scientifiques et philosophiques de ces tendances ni la déclinaison des thématiques comme celle de la décroissance qui aurait des prolongements savants jusque chez certains animateurs de la revue MAUSS. Les fondements romantiques, de la révolution conservatrice allemande et du courant *völkisch* de l'écologisme vont y imprimer, dès les débuts, une orientation traditionaliste, corporéiste, localiste-régionaliste et spiritualiste (E. Haeckel, R. Waldo Emerson, D. Thoreau, F. Ratzel, mouvements luddites, technophobes, urbanophobes...).

Cependant l'auteur prend bien soin de distinguer, les théoriciens issus de la contre-culture (années 1960) et de la critique sociétale, dont Serge Moscovici et son approche historiciste de la nature, d'une part, de la mouvance régressive et irrationnelle, alimentant des thèses de mouvements à l'intersection des droites identitaires et des écologies conservatrices, de gauche comme de droite, de l'autre. L'argumentation est régulièrement appuyée sur des références d'experts, comme lorsqu'on fait allusion à la dimension conservatrice de certains sociologues de l'école de Francfort (pp. 28-29).

Tout au long de son travail de dépistage et d'analyse, François prend toujours soin de décrire les interférences avec les pensées droitières et réactionnaires sans jamais condamner ni vouloir réduire l'importance de l'écologie politique dans son apport pour l'appréhension raisonnée des technomondes contemporains. Il rappelle cependant que la mise en cause du modèle occidental de développement, l'appel pessimiste et dangereux économiquement à la décroissance et d'autres utopies mobilisatrices sont directement issus des idéologies conservatrices et réactionnaires. Le chapitre sur la décroissance est très évocateur. Dans les parties suivantes de cette contribution, les liens plus explicites entre l'écologie dite « profonde » (retour à la nature, communautarisme, culte des racines, hymne aux animaux) et l'extrême droite française notamment sont clairement décrits. Les délires de la *deep ecology* sont utilement illustrés, à travers, par exemple, les thèses de la néonazie Savitri Devi. Le mysticisme de certains courants va jusqu'à la secondarisation de la place de l'homme dans la hiérarchie des espèces ou bien dans la négation et le rejet fanatique de l'apport du christianisme dans la construction des valeurs en Europe. Le pullulement et le « mordant » stéréotypique de ces théories et doctrines ultraminoritaires mais relativement cohérentes dans leur traditionalisme réactionnaire et pessimiste expliquent probablement leur débordement sur l'ensemble des mouvements écologistes contemporains.

L'auteur interroge donc, tout le long de son écrit, les effets du paradoxe du succès des thèses environnementales et de l'impact faible des partis verts sur le plan électoral. Il décrit, dès lors, des fourmillements minoritaires plus ou moins anomiques ou doctrinaux, tout en interprétant subtilement, socio-historiquement et théoriquement des « cognèmes » transversaux. Ces thèses et ces analyses pourraient donc intéresser des psychologues sociaux politistes ou des sociologues de l'environnement qui chercheraient à mettre à l'épreuve du terrain et de la quasi-expérimentation, les catégories cognitives relevées par François sur ces différentes tendances transculturelles conservatrices, bien entendu plus fortement défendues par des groupuscules radicaux. Il y a urgence à faire lire cet essai très richement documenté qui incitera tout autant les citoyens et certains philosophes à remettre leur pendule à l'heure qu'aux écologistes militants à accepter d'engager une autocritique salvatrice pour leur mouvement et pour la « Planète ».

Jean-Marie SECA,
Université de Lorraine,
Laboratoire Lorrain de Sciences Sociales